



Aux urnes!

Jusqu'au 28 février, les bibliophages de tous horizons pouvaient choisir le lauréat du prix des lecteurs de la ville de Lausanne. Petit tour des cinq ouvrages en lice.

PAR **LAURENCE DE COULON**

Infos pratiques: www.lausanne.ch/prixdeslecteurs
Remise du prix le 6 mars.





La liberté au bout du fusil

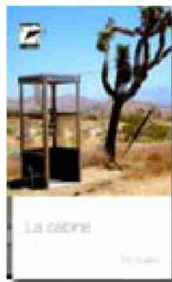
«Fusil» raconte une histoire d'amour dont on sait dès le départ qu'elle fut un échec. Scène après scène, une femme dévide le fil de son histoire avec un homme dont elle ne veut plus dans sa vie, une histoire qui s'est terminée quinze ans auparavant. Elle se souvient, parce qu'il a appelé: il veut récupérer sa carabine. Depuis le jour où elle a accepté sa demande en mariage, surprise au bord d'un étang où son enfant voulait attraper des têtards, jusqu'à la scène finale, où la haine se mue en violence, et le pardon n'est plus possible. En passant par l'érotisme du début, mais aussi sa jalousie à lui quand elle suit une formation. Un livre construit en une suite de chapitres autour d'un objet ou d'un lieu, un bocal, un terrain vague, dans des phrases complexes et délicates, qui n'occulent pas la rage d'avoir été mise en cage, la détermination de ne pas s'y laisser reprendre.



«Fusil»
Odile Cornuz,
Editions d'en bas,
160 pages

Au milieu du désert Mojave

Après un très bel «Adieu à Saint-Kilda», d'ailleurs récompensé par le prix Edouard Rod en 2017, Eric Bulliard imagine la rencontre de plusieurs personnages autour d'une vraie cabine téléphonique. Perdue en plein désert entre Las Vegas et Los Angeles, c'était la Mojave Phone Booth. Une idée de roman née à la lecture du reportage de l'écrivain goncourisé Jean-Paul Dubois, réalisé peu avant le démantèlement de cette fameuse cabine téléphonique, en 2020. Dans son livre, Eric Bulliard raconte l'histoire de Ron, qui ressemble à Godfrey «Doc» Daniels, découvreur de la curiosité californienne: après avoir appris l'existence d'une cabine téléphonique encore en état de fonctionner malgré l'abandon des mines qui la justifiaient, cet homme s'est fixé le but de la retrouver, et rencontre Maria ainsi que d'autres passionnés. Avant que les autorités, devant l'afflux de touristes, ne s'en mêlent.



«La cabine»
Eric Bulliard,
éditions de l'Hèbe,
226 pages



L'histoire roumaine d'un écrivain suisse

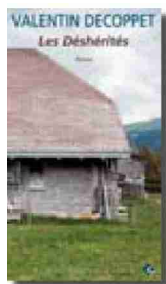
Récompensé la semaine passée par un des prix suisses de littérature 2023, «Lettre à mon dictateur» s'adresse à Nicolae Ceausescu, qui habite dans sa tombe depuis vingt-deux ans, comme l'écrit son auteur. Né pendant la dictature en Roumanie, Eugène quitte son pays natal avec ses parents à l'âge de 6 ans, pour la Suisse, «un pays qui se méfie des chefs». L'auteur de maintenant 53 ans emploie comme à son habitude une écriture incisive et rythmée, manie humour et ironie avec bonheur, et rappelle qu'au début «la propagande communiste ne fonctionnait pas que sur les enfants de 5 ans». Dans cette lettre critique, joyeuse et vivante, Eugène retrace la place de Nicolae Ceausescu et de sa tyrannie dans l'histoire de sa famille et la sienne propre.



«Lettre à mon dictateur»
Eugène,
éditions Slatkine,
190 pages

Tuer pour une ferme

Dans ce premier roman, Valentin Decoppet, formé à l'Institut littéraire de Bienne, mène l'inspecteur Jean-Pierre Gross de la gare de Lausanne, jamais nommée, à un petit village de montagne. Deux corps ont été retrouvés dans une ferme des Préalpes vaudoises. Un paysan avoue tout, et mène même à la découverte de l'arme du crime. Mais l'inspecteur ne croit pas à ce coupable trop parfait. Pour résoudre ce double meurtre, l'inspecteur, lui-même plein de fêlures et de mal-adresses, se débrouille comme il peut dans une histoire complexe de jalousies, d'héritage, et d'internement forcé, pleine de non-dits.



«Les Déshérités»
Valentin Decoppet,
éditions Campiche,
176 pages

Habitée par la rage

Déjà lauréate du premier Goncourt des détenus, du prix de la Fnac et du prix Millepages, Choix Goncourt de la Suisse, et très bien reçue par la critique, Sarah Jollien-Fardel raconte dans «Sa préférée» l'histoire de Jeanne. Toujours soutenue par sa mère, elle échappe à la brutalité de son père grâce aux études et à l'internat de l'école normale d'instituteurs de Sion. Malgré l'éloignement physique de son persécuteur, dorénavant un plancher qui grince ou le bruit d'un pas la fait sursauter. Et surtout, le suicide de sa sœur vient rappeler la violence du père. Une écriture au cordeau, des mots qui claquent, pour dire la rage, les douleurs, et le regret de ne pas avoir sauvé sa mère, qu'une vie entière ne parvient pas à soigner, malgré la douceur de certaines rencontres.



«Sa préférée»
Sarah Jollien-Fardel,
éditions Sabine
Wespieser,
208 pages